



Varanasi, mon amour

Après six mois passés sur les hauteurs de Dharamshala, je profitai de ma dernière épopée pour vérifier l'ancrage des enseignements que j'avais reçus. Je me réservais un dernier challenge en me rendant à Varanasi, ce lieu mythique dont j'avais beaucoup entendu parler. Cette ville frétille d'authenticité retournait le touriste dans tous les sens. Son atmosphère sacrée transformait nos perceptions. La présence des bordes de lépreux sur les ghâts, où les morts étaient brûlés aux yeux de tous, venait questionner notre rationalité. Varanasi était également connue pour ses prières spectaculaires, performées deux fois par jour, devant des centaines de personnes venues unir leurs intentions à celle du divin. On m'avait conseillé, à juste titre, de garder cette excursion pour la fin de mon voyage, une fois que je me serais bien acclimatée à l'Inde. Alors que se confirmait en moi l'envie d'aller me frotter à cette réalité, mais qu'aucun de mes compagnons n'était partant pour le voyage, l'univers exauça mes souhaits en mettant sur mon chemin un Indien dénommé Manij. Ce furent nos échanges virtuels qui me menèrent jusqu'au bord du Gange à Varanasi.

Un matin, alors que je méditais en formulant l'envie de sortir de mon écrin de paix, protégé par les pins sacrés de Dhamshala, et d'avoir l'opportunité de découvrir le reste de l'Inde, je reçus une invitation sur les réseaux sociaux. Manij, un jeune Indien, avait lu mes carnets publiés sur ma page. Il étudiait le français à l'université de Varanasi et voulait m'inviter à un colloque sur la littérature française de voyage. Manij avait présenté mes écrits à sa professeure et obtenu son autorisation pour me convier à les présenter lors de l'évènement.

Depuis mon arrivée en Inde, je recevais quotidiennement des dizaines d'invitations sur les réseaux. Tous ces Indiens et Indiennes inconnus voulaient devenir mes amis virtuels. Le phénomène s'étendait à tous mes colocataires et nous nous étonnions fréquemment de cet engouement. Alors que j'avais commencé par accepter toutes ces demandes par équité et curiosité, j'arrêtai rapidement et refusais désormais la plupart d'entre elles. Chacune de ces invitations ne donnait lieu qu'à un bref échange écrit, et à des appels incessants, qui pouvaient se répéter toute la journée. Si je décrochais, il ne se passait rien d'autre que d'observer de jeunes Indiens regroupés autour de leur téléphone qui me faisaient coucou en criant « Hello my friend ! ». Lassée, je mettais donc un terme à la conversation et à nos très brèves amitiés virtuelles.

Je reçus le message de Manij avec plus d'intérêt que les autres : lire « Varanasi » et « regroupement d'auteurs français » dans la même phrase me poussa à entamer une conversation avec lui. Quelques heures après, je reçus le formulaire d'inscription pré-rempli à mon nom. J'étais officiellement invitée à participer au colloque organisé par le département d'étude de langue française de l'université de Varanasi. L'équipe d'enseignants m'offrit le voyage en train depuis Delhi et l'hébergement dans une des *guesthouse* du campus pour quinze jours. J'hésitai devant la sublime beauté de cette opportunité. L'univers répondait immédiatement à mon envie d'escapade et comblait mon besoin de reconnaissance face à mes écrits. Miracle de la vie ou piège tendu par un inconnu ?

L'idée d'avoir mon petit nom affiché sur le programme du colloque, à côté de ceux des professeurs et des écrivains, flatta suffisamment mon ego pour abaisser toutes mes résistances.

Quelques semaines plus tard, je préparai mon sac et partis en laissant le maximum d'informations sur ma destination à mes amis, au cas où mon instinct me tromperait et qu'il m'arriverait quelque chose.

- = Je savais que les ghâts de Varanasi transformaient celui qui ose aller vérifier l'effet de cette ville sur son identité. J'honore encore mon courage d'alors, qui m'a permis de me frotter à l'effervescence de la cité la plus sainte d'Inde, et n'a pas laissé la peur gâcher l'une des plus fortes expériences de ma vie. À Varanasi, j'ai appris la puissance de la liberté, l'indispensable nécessité de suivre les opportunités, de se faire confiance et le terrible pouvoir limitatif de la peur, si on la laisse guider nos choix.

Arrivée vers quatre heures du matin après un préambule sur les rails aussi épique qu'inspirant, je me retrouvai à demander à mon *rickshaw* de m'emmener près du Gange pour admirer le lever du soleil. C'était sûrement l'un des plus beaux saluts de l'astre que j'avais pu observer. Une énorme sphère, lumineuse et orange, s'éleva au-dessus des flots du fleuve sacré et illumina les *ghâts* d'une lueur dorée, complètement surnaturelle. J'eus l'impression d'entrer dans un magnifique tableau impressionniste. Ce fut mon premier contact avec Varanasi et l'un des instants les plus paisibles de ma vie. Dans la fraîcheur du matin, j'écoutai mon instinct et partis me balader sur les quais, dans le presque silence qui régnait encore, en attendant l'effervescence quotidienne. La sublime paix qui s'installait en moi fut soudainement éraillée par les voix d'un groupe d'hommes qui buvaient leurs *chai*. Ils m'interpellèrent. Complètement bercée par l'ouverture du cœur et la beauté de la ville, je me dirigeai, comme hypnotisée, vers eux. J'espérais une première interaction, un échange authentique et prévenant, comme j'en avais rencontré tout au long de mon

voyage en train. Ils m'expliquèrent qu'ils étaient les *brahmanes* de ce petit temple, déposé sur les rives du Gange, et m'invitèrent à me joindre à la première *puja* du matin. Avant de me laisser le temps de répondre, l'un d'entre eux s'approcha et apposa une marque rouge sur mon troisième œil, un autre m'apporta un panier rempli de fleurs rouges et d'encens, et un dernier raviva les flammes du feu, au centre du lieu. Ensemble, on pria et l'on chanta des mantras en l'honneur de Shiva. Le plus ancien vint s'asseoir à mes côtés et détailla l'objectif de la *puja* : rassasier les gardiens de mes ancêtres passés de l'autre côté et s'assurer de la bienveillance de Shiva à leur égard. Je pensai à mon grand-père et à mes arrière-grands-mères, mes émotions étaient tournées avec tendresse vers ceux dont je découlais. Le vieil homme jeta de l'encens sur le feu et me demanda d'aller déposer mon panier d'offrandes dans le Gange pour terminer la cérémonie. Alors que je m'approchais de la rive, je vis un tas de fleurs similaires aux miennes, mais bien plus abîmées par les flots et le temps, qui s'agglutinaient en épaisses flaques sales. Je regardais, médusée et dégoûtée, le Gange s'étendre à mes pieds, lorsque l'un des prêtres m'attrapa fermement par le bras et me demanda trois mille roupies pour les offrandes, le temps passé à leurs côtés et l'efficacité de leurs prières. Il précisa qu'il était important d'offrir de l'argent aux dieux, pour qu'ils entendent bien les intentions qu'on venait de poser. Je m'écartai vivement de lui et lui rendis ses fleurs et son encens. Je n'étais pas contre une contribution, mais l'arnaque m'exaspérait. Je m'éloignai en précisant que mes aïeux décédés n'avaient pas besoin de plus d'un mois de salaire, pour profiter des faveurs de Shiva. Au moment où l'on parlait, ils avaient terminé depuis longtemps leur *bardo* et devaient déjà être réincarnés sur terre. Les prêtres se levèrent tous et accélérèrent le pas pour me rattraper ! Même s'ils mirent du cœur à la course, ils n'allaient pas très vite sous le poids des rides et je pus les distancer rapidement. Je m'arrêtai à quelques *ghâts* de là, devant un stand de *chai* servis par un Indien vraiment baraqué qui, je l'espérais, pourrait me défendre si la bande de prêtres cupides revenait par là. Je passai une bonne heure à contempler Varanasi s'éveillant, et je bus plusieurs thés pour faire disparaître ma colère. Je finis par pardonner, en comprenant que ce n'était pas ma personne qu'ils

avaient tenté d'arnaquer. Ils ne m'avaient même pas perçue comme étant moi ! Ils avaient simplement tenté leur chance avec une touriste dont ils pensaient que les revenus dépassaient des centaines de fois les leurs. Ils avaient couru après leur fierté blessée de trouver de la résistance à leurs croyances manipulées.

- = À leurs yeux, je ne suis rien d'autre que le symbole d'une richesse et d'une liberté qu'ils convoitent sûrement. Varanasi montre que tout n'est pas orienté autour de soi. Ici, nous ne contrôlons plus rien, nous ne sommes plus le centre de notre vie ni de notre monde. La perception fait un pas de côté pour nous faire accepter la réalité telle qu'elle est et nous laisser le soin d'y trouver la beauté.

Vers sept heures du matin, la ville se couvrit de bruits familiers, les vaches, les klaxons, les moteurs et les voix perçantes des femmes me rassurèrent. Je me frayai un chemin hors des *ghâts* et plongeai dans les ruelles de la vieille Varanasi. Près de quarante-huit heures de trajet dans les pieds, j'étais épuisée et je stoppai un rickshaw pour qu'il m'emmène m'écrouler dans la *guesthouse* qu'on m'avait réservée. Le chauffeur me déposa devant l'arche de la porte d'entrée de l'université, sans me préciser que c'était la deuxième plus grande du pays, et qu'elle s'étendait sur plusieurs kilomètres. Je me retrouvai donc devant l'entrée, avec pour seule indication en tête, le département de littérature française. Évidemment, il n'y avait ni plan, ni panneau indicatif et je n'avais pas de moyen de contacter ceux que j'étais censée rejoindre. Des centaines d'étudiants m'entouraient et je me sentais complètement perdue. D'un seul coup, mon sac se fit lourd sur mes épaules qui portaient déjà la fatigue émotionnelle d'être aussi loin de ma zone de confort. Je m'approchai d'un jeune homme qui n'avait pas l'air aussi pressé que les autres, et lui demandai de l'aide.

Je venais juste de m'engager dans une nouvelle aventure tourbillonnante à l'indienne, complètement absurde et sur-

prenante. L'étudiant me dit connaître l'université comme sa poche et m'encouragea à le suivre. C'était un interne en médecine et voilà qu'il m'entraîna pour visiter son laboratoire de chimie. Celui-ci était composé d'immenses couloirs, décorés par un réseau électrique dense de centaines de fils, qui se rejoignaient en épaisses pelotes sur les murs, avant de plonger par les fenêtres. Tant bien que mal, j'essayai de faire comprendre à mon guide que le trajet avait été très long, et que je devais trouver ma *guesthouse*. Quand il me demanda d'où je venais et dès qu'il entendit ma réponse, Dharamshala, il voulut tout savoir de cette région de l'Inde qu'il connaissait seulement de nom. Je répondis poliment que je voulais dormir. Il dodelina la tête à l'indienne en prononçant le désormais célèbre « *Don't worry, my friend* ». Il ne voulait plus me lâcher, mais je perdis patience lorsqu'il m'emmena vers les paillasses de biologie moléculaire, et invita tous ses amis à venir boire un *chai* avec nous. Je le plantai devant son envie de me faire visiter toute sa vie et partis dans le sens inverse. Aveuglée par mon agacement face à la situation, je n'avais pas fait attention à l'itinéraire emprunté, et je me perdis de nombreuses fois dans les trois étages de ces immenses bâtiments. J'atterris devant une vitrine avec d'étranges choses gluantes dans des pots de formol et des sortes de micro-ondes géants, ce qui me confirma que je devais quitter les lieux. Je finis par trouver la sortie après avoir esquivé d'autres tentatives des étudiants pour me détourner de ma route. Exténuée, je m'écroulai sur le bord du trottoir, je posai mon sac et ressassai, avec mauvaise foi, la situation.

- = Après deux jours de voyage et ma rencontre trop matinale avec les prêtres qui ont tenté de me soutirer trois mille roupies pour jeter des fleurs dans un torrent d'immondices sacrées, cette arrivée rocambolesque à l'Université est en trop. Perdue dans ces allées de palmiers et d'étudiants, sans aucune indication pour trouver le petit bureau du département de

Littérature française, je me demande ce
que je fous là !

Je voyais tout en noir. Le monde était contre moi. Mother India, allez, aide-moi ! Le visage aveuglé par les larmes et le cœur noyé de colère, je ne mis pas d'image sur la voix masculine qui proposa de m'aider. M'attendant à être de nouveau victimisée par Varanasi et l'univers, je refusai l'interaction, d'un geste las, sans même lever la tête. Mais l'homme insista et, dépitée, j'acceptai de me laisser à nouveau embarquer. Il conduisait un vélo rickshaw que, jusque-là, j'avais rechigné à prendre, car c'était inhumain de les laisser pédaler pour nous. Mais si je ne leur donnais pas l'occasion d'être payés, qui les ferait manger ? Dilemme, duel des consciences... J'avais bien offert une cigarette à un enfant dans le train ! Il démarra en assurant connaître le lieu où je devais me rendre. Il avait l'air d'avoir six cents ans, plus aucune dent et la lèpre. Je doutais vraiment de sa capacité à connaître l'emplacement du département français, mais j'acceptai son aide, tout en lui refusant un sourire. À grosses gouttes de sueur sous la chaleur et à coups de pédale bancals, il m'emmena. Cet homme dont le pied droit était mangé par la maladie, au visage ridé par l'injustice de sa caste sociale, avait encore la force de m'offrir sa gaîté et de m'escorter à bonne auberge, sans rien dire sur mon humeur si laide et mon ego déplacé. La leçon de vie fut fulgurante et la remise à l'heure de mes pendules intérieures, tonitruante. Je me pensais victime d'un complot international car, épuisée par le trajet, j'avais du mal à trouver ma *guesthouse* et cet homme, qui pédalait avec la moitié de ses orteils pour s'offrir une vie bien plus difficile que la mienne, souriait face à mon agacement. J'oubliai alors le tact européen et posai la question sans détour :

— Comment fais-tu pour être aussi heureux *bahia ji* ?

Avant de me déposer devant ma *guesthouse*, il me souffla que c'était une question de point de vue. Si nous ne pouvions rien changer au déroulement des événements, notre point de vue était la seule chose que nous pouvions toujours contrôler.

= Varanasi, à travers cet homme, m'apprend à voir la beauté partout, dans chaque frémissement de vie, car qui la perçoit là-bas, la verra toujours, tout autour de soi.

Il me fallut quelques heures pour digérer toutes les vagues d'émotions qui firent chavirer mon mental sur les *ghâts* de Varanasi. La ville et l'expérience de sa découverte en solitaire tenaient leurs promesses. Je passai deux semaines ici, à me faufiler comme un félin de plus en plus à l'aise entre les vaches, les rickshaws, les mendiants, les touristes et les vendeurs. J'alternais avec facilité entre les différents univers qui s'entrechoquaient sur les rives du Gange. Je rencontrai de nombreux auteurs et professeurs français dans le cadre du colloque de littérature. Manij, mon ami virtuel devenu bien réel, se désigna volontaire pour me guider durant mon séjour. Il fit le lien entre le monde universitaire et les rues de Bénarès. Moi, la voyageuse en sarouel, face à leurs doctorats endimanchés, je fus invitée à lire mes textes à la suite des autres participants. Je dois avouer que ni mon allocution, ni les précédentes, ne semblaient réellement intéresser les spectateurs qui attendaient surtout de pouvoir me photographier à la sortie du colloque. À peine avais-je passé les portes de l'amphithéâtre qu'un attroupement se forma autour de moi, et des dizaines de flashes enregistrèrent les selfies sur les portables dernières générations des étudiants. La plupart d'entre eux n'était jamais sortie de la ville et avait une curiosité insatiable que mes récits de jeune voyageuse tentaient d'étancher.

Le reste du temps, je parcourais la ville, seule ou avec Manij. Je m'imprégnai de ce qu'il s'y déroulait. Les célébrations de mariages s'écartaient pour laisser passer les cortèges funéraires, dans les rues étroites. Les mendiants, plus ou moins déformés par la lèpre ou d'autres maladies, attendaient en file indienne que du riz leur soit servi par poignées, à même leurs mains. Je berçais mes journées sur le rythme effervescent de Varanasi, entre les prières du matin et celles du soir. Mondialement connus, ces fameux offices religieux devenus si touristiques aujourd'hui, étaient pris d'assaut toutes les douze heures. À six heures du matin et de l'après-midi, les barques

croulaient sous le poids du tourisme spirituel et faisaient face aux gradins, envahis par d'autres curieux qui flashaient les prêtres sans répit. Une bonne dizaine de ces religieux récitait inlassablement les mêmes mantras. Les plus jeunes d'entre eux, à peine âgés d'une dizaine d'années, commençaient ainsi leurs carrières de *brahmanes*. Au centre de la pauvreté ambiante, leurs prières étaient projetées par des haut-parleurs sur la mêlée de touristes indiens et étrangers. Les prêtres, munis de leur micro- cravate, faisaient voler leurs voix au-dessus du Gange et des guides touristiques, affublés de badges lumineux, organisaient la foule. Une petite heure après le début de la cérémonie, la place se vidait et la misère quotidienne revenait dans le sillon de poussière laissé par la foule.

- = Le silence reprend ses droits sur le lieu rempli de déchets, et le Gange rend aux hommes leurs offrandes précieusement achetées. Les milliers de pétales de fleurs et de bougies, déposées par les touristes pour décorer ses flots de leurs souhaits les plus chers, s'échouent sur son rivage. Le fleuve sacré charrie l'immonde paradoxe de la situation : instrumentaliser commercialement la spiritualité, la même qui cherche à nous guider vers plus de liberté vis-à-vis de la consommation.

Cette omniprésence du commerce, ce lien imposé en vérité inébranlable entre achat d'offrandes et réalisation de nos vœux, entre matérialisme religieux et épanouissement personnel, me fatiguait au plus haut point. Mon ego prit un sacré coup. Mes bases d'hindi, mon allure bohème sans le sou et mon expérience de six mois dans le pays ne m'épargnaient pas les incessantes sollicitations commerciales. Encore une fois, je mis du temps à réaliser que cette insistance n'était pas dirigée vers moi, en tant que Charlotte. C'était à celle venue dépenser son argent, en échange de bribes de révélations spirituelles, qu'ils s'adressaient. Mon expérience et ma vision du monde

n'étaient pas écrites sur mon visage, seule mon origine se voyait au premier regard... J'étais agacée d'être prise pour une touriste et en même temps... Qui étais-je d'autre ?

Pour calmer ce mental en boucle, je demandai à Manij de me faire traverser le Gange. De l'autre côté, se tenait un palais qui dessinait sa courbe élégante sur le ciel gris. Il m'entraîna alors à la découverte de cette prouesse architecturale de Maharadja. Déserté de la ferveur et de la folie de Varanasi, ce lieu m'étonna par sa beauté et sa différence. Les portes laissaient passer des éléphants couverts de couleurs, et les Indiens de cette rive avaient tous les yeux clairs. Une parenthèse apaisée, journée de vacances durant les vacances.

Cette trêve dans le capitalisme à l'indienne se poursuivait encore par une expérience bouleversante, loin des échanges de roupies, avec la célébration de *Shivaratri*. J'étais honorée de vivre l'une des fêtes les plus sacrées de l'Inde et je me laissais envahir par l'atmosphère de la ville devenue pleinement mystique. Complètement happée par toute la beauté autour, je me baladais entre les centaines de milliers de bougies, déposées sur le sol en formes géométriques sacrées. Des dessins tracés à la craie soulignaient les motifs ancestraux. Le chaland n'était plus alpagué et les chants remplaçaient le vrombissement de la ville. Une douce clameur m'enveloppa et je suivis la foule entre les prêtres, les offrandes et les cercles de prières... Tout était célébration ! Les *sâdhus*, recouverts de cendres, baladaient leur nudité entre les effluves de *charas* qui s'envolaient de leurs *shiloms*. Manij m'expliqua la signification de tout ce que je voyais : les bougies étaient allumées pour aider les forces de la lumière dans leur combat permanent contre le mal et les *sâdhus* fumaient pour déchirer le voile de l'ignorance à l'échelle de l'humanité. Fumer cette plante sacrée était, pour Shiva, le plus beau des hommages à lui rendre. Des files humaines de plusieurs kilomètres se formaient devant les temples de la ville, chacun voulant déposer son offrande aux pieds de la spiritualité matérialisée en statue d'or et de couleurs. La non-mixité était de rigueur, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Habillées de leurs plus belles tenues, elles éclaboussaient de beauté l'attente qui durait des heures.

Dans les hectares du parc de l'université de Varanasi, se trouvait le temple de Shiva, tout de rose peint. Une sorte de

grosse guimauve, déposée là par la volonté divine. Manij se débrouilla pour me faire passer devant tout le monde. Je refusai et souhaitai attendre avec les autres, mais il m'entraîna par le bras et je doublai toute la file de femmes. Ma différence et mon statut de touriste, qui m'encombraient quelques jours avant, me servaient désormais de passe-droit ! Je n'étais vraiment pas à l'aise avec ce traitement de faveur, alors que je n'avais pas d'offrande à la main et ne connaissais rien de la tradition de *Shivaratri*. Pourtant, ce matin-là dans le temple, j'eus droit aux applaudissements, aux selfies, au laissez-passer des gardiens et aux grands sourires de Manij !

- = Inconfortable quand mon statut d'étrangère m'offre des privilèges, inconfortable quand ma condition de touriste me fond dans la masse des acheteurs compulsifs... Où me positionner et comment trouver mon équilibre quand toutes les situations me bouleversent ? Tout n'est qu'une question de point de vue ! La phrase de mon sauveur à vélo rickshaw me revient en tête. Peut-être devrais-je travailler à déconstruire mon identité ? Lâcher prise et laisser aller celle que j'incarne vraiment qui n'est ni blanche, ni étrangère, ni riche, ni pauvre, ni authentique, ni voyeuriste, mais simplement l'humaine que je suis, entourée d'autres humains. Face à la nuit qui tombe et Varanasi qui se transforme en étincelles scintillantes, je relativise : la manière dont on me perçoit importe finalement si peu.

Les chants, en l'honneur de Shiva, s'élevaient avec ferveur. Ils rendaient palpable la communion des êtres. Tout devenait divin et, prenant place autour des formes illuminées sur le sol, je priai avec les autres. Quelle que soit notre origine sociale ou géographique, nous étions tous égaux devant nos egos dépo-

sés aux pieds des bougies. Allégées de ce fardeau interne, nos âmes pouvaient enfin s'élever à travers les volutes de chants pour s'unir au vivant. J'attrapai mon carnet de voyage et m'assis face au Gange, pour griffonner ces quelques mots :

= Varanasi,

Je sens l'encens de la spiritualité derrière l'odeur ocre de
tes morts

Je vois la dorure des siècles sous la poussière Je vois le
soleil de la vie au cœur de la nuit

Je sens que je suis plus que connectée, interconnectée

Je sens que je ne suis plus définie mais brise d'énergie Je
sais que je suis une vaste entité illimitée

Le lendemain, toute l'effervescence de la ville reprit ses droits. Forte de mes récentes révélations et du brouhaha de stimuli vécus, je me sentis prête à assister à une cérémonie de crémation, si célèbre ici. Sur les *ghâts*, les corps étaient offerts aux flammes pour leur dernier voyage. C'était un immense honneur pour ces familles de pouvoir déposer l'enveloppe charnelle de leur défunt sur les bûchers de Varanasi. Certains économisaient une vie entière pour garantir le rituel de leur mort, d'autres faisaient des centaines de kilomètres pour réaliser cette ultime cérémonie. S'il était interdit de prendre des photos, participer de loin à ce rituel d'adieu permettait à la famille de se sentir plus soutenue encore. Je m'étais promis de ne pas nourrir un tourisme morbide, en participant au viol de l'intimité de ces familles faisant leurs adieux. Mais mon séjour ici me fit réaliser que j'interprétais tout en fonction de ma propre vision et de ma culture européenne. Je fis un pas de côté et m'autorisai à changer de perception, pour y assister en conscience et en connaissance de cause. Un ultime challenge avant mon retour en Europe.

Manij m'avait expliqué qu'une des pratiques traditionnelles était de se joindre de loin à ces funérailles, en imaginant les personnes que l'on aimait le plus à la place du mort. L'objectif était de réaliser l'impermanence de la vie, sa beauté aussi

et ainsi ne plus perdre d'occasion de faire le bien pour ceux qui nous sont importants. Cette vision différente des traditions mortuaires me poussa à suivre un cortège funéraire pour assister au dernier adieu.

Le corps, porté dans son linceul blanc, fut déposé avec soin sur le bûcher, encore fumant de la cérémonie précédente. Le défunt fut alors saupoudré de beaucoup d'encens pour couvrir les odeurs puis, l'aîné de la famille alluma le feu sacré. Comme toujours en signe de deuil, son crâne était rasé, laissant juste une petite queue à l'arrière de la tête. L'étincelle jaillit et les chants envahirent l'atmosphère, recouvrant les cris et les pleurs des femmes qui se tenaient à distance. L'une d'entre elle courut vers le feu, arrêtée par le fils, qui maintint son corps secoué de spasmes, contre lui. Il fallut du temps pour que la dépouille entière brûle. Toutes les étapes de la combustion furent exposées aux yeux de la famille, des passants et des miens. Je visualisai tour à tour mes parents et mon frère à la place de ce mort, qui fondait littéralement, léché par les flammes, alors que mes larmes s'épalaient sur mes joues sales. J'eus mal pour eux, j'eus mal pour moi, j'eus mal pour l'humanité que la mort n'épargne pas, j'eus mal d'avoir mal alors que je ne devais pas, c'était dans l'ordre des choses. Manij me regarda m'effondrer, puis il s'éloigna par pudeur. Je passai le reste de la cérémonie seule, à regarder le bûcher évaporer le corps et libérer l'âme. Presque trois heures après le début du feu, le bois et le mort laissèrent place à la cendre. Remplissant des seaux, les membres de la famille firent une chaîne humaine pour se les faire passer, jusqu'à déverser dans le Gange les cendres encore toutes chaudes de la flamme qui les animait il y a peu.

- = La mort fait partie de la vie, mais face à sa plus pure expression, je n'en mène pas si large. On sera tous un jour à la place de l'aîné au crâne rasé, de la mère hurlant sa peine, des autres chantant leurs pleurs, du mort en train de partir en fumée. Nous sommes tous unis par ces situations de vie, de mort, de peine et de résilience.

Nous sommes poussière et nous redeviendrons poussière. Nous sommes divins et si notre âme s'élèvera, notre corps disparaîtra entre les fleurs fanées des offrandes sur le fleuve le plus sacré de l'Inde. Impermanence de la vie, dictature du cycle infini... Quelle que soit notre richesse matérielle ou spirituelle, nous finirons tous dans un seuil !

J'étais sous le choc, une nouvelle claque reçue en pleine face ! Pourtant je le savais, Varanasi était connue pour ses crémations, c'était même le centre de l'attraction touristique ici.

- = Si notre curiosité est attisée, ce qu'il faut regarder ce n'est pas le bûcher, ce n'est pas le corps sans vie, ce n'est pas la tristesse brandie en flambeau d'adieu, ce n'est pas la cendre de chair qui s'envole, ce n'est pas la procession qui porte la mort au milieu des rires d'enfants et ce n'est pas non plus le premier cri du nouveau-né qui annonce la vie, à la porte d'à côté. Ce n'est pas l'effervescence enivrante, ni la peine envoûtante qu'il faut contempler. Le défi c'est de réussir à regarder ce qu'il se passe en soi, s'en imprégner pour mieux se comprendre et identifier nos propres fonctionnements.

Nos environnements ne sont que des outils pour nous analyser en profondeur. Les émotions que ces situations font remonter ne sont que les symptômes des blocages enfouis. Il est essentiel d'utiliser cet éparpillement de mille sollicitations pour se recentrer sur l'essence : « Qui suis-je ? ». L'identifier, et le relativiser au centre de ces milliers d'autres « qui sont » aussi, car « nous sommes ».

Nous sommes les flots du Gange, les sourires des enfants, les cendres humaines qui s'envolent, le cri de douleur du fils, les larmes émues de la mère.

Nous sommes le bois des barques, les pétales en offrandes, la fumée de l'encens, les clins d'œil des marchands.

Nous sommes les déchets qui s'écument sur la rive, les bougies allumées sur le sol, les traits à la craie.

Nous sommes la nudité du *sādhū* couvert de cendres, le charas qui se consume dans les *shi-loms*, le klaxon de l'auto, la pédale du rickshaw.

Nous sommes les livres de l'Université,
le fort du Maharadja de l'autre côté du fleuve.

Nous sommes la vache sacrée, le poisson doré.

Nous sommes les femmes colorées et le piercing sur leur nez.

Nous sommes humains. Nous sommes énergie.
Nous sommes Varanasi.

Varanasi mon amour,

Ta beauté crue a renversé mon cœur ému,

L'impermanence de la vie jetée en pâture à mon
ignorance volontaire,

Celle qui me faisait détourner les yeux pour ne pas
voir l'inévitable fin qui nous réunit pourtant tous aux
portes des mêmes confins.

Bénarès ma jolie,

Merci, juste merci ! Pour la leçon de vie,
Pour l'ancrage dans mon cœur des enseignements
suivis,

Pour l'opportunité de mieux les appliquer,
Pour l'épiphanie savourée.